## ACONTES A SOLUNES A COMPOSITE O O O B COMPOSITE O O O B S PLANDING TO SE PLANDING TO SERVE TO

PREMIÈRE ÉDITION DE WEBEKPHRASIS ÉCRIRE PENDERECKI Ekphrasis est une revue de création littéraire. Née sous l'empreinte de l'antique εκφράσις, ou la description exhaustive d'une œuvre, sa démarche en est dérivée. C'est dire que nous incarnons un mot, un thème ou un concept par cette chair littéraire qu'est le texte. C'est dire que nous transfigurons les objets en monuments, que nous travestissons les êtres avec des lambeaux de parole. Soutenant l'inconnu à bout de bras, la revue Ekphrasis propose des imitations sans origine, un passage entre l'imaginaire encore informe et la mise en corps de l'écriture qui s'ouvre, explorateur, sur l'éden des lettres.

## SOMMAIRE ÉCRIRE PENDERECKI

- 4 L'AUTOBUS
  Pierre-Marc Grenier
- 6 POLYMORPHIA Élise Warren
- LES HARMONIQUES

  PLANÉTAIRES

  Thierry Clouette

THRÈNE À LA MÉMOIRE DES VICTIMES D'HIROSHIMA

- Laurent Bellemare

  12 PÉNITENCE
- 14 ÉTANT DONNÉ Francis Tremblav
- 17 COSMOGONIA Cédric Trahan



D'après la pièce Concerto de violon no. 1

L'indifférent: « J'attends, impassible, dans l'obscurité de l'autobus. Mon voisin de droite feuillette un livre qui pourrait être la Bible. Le majeur et l'index appuyés sur sa tempe. Il incline le livre vers la minuscule fenêtre à peine assez large pour laisser à un individu la chance de mirer le paysage. Enfin, si nous étions habitués à la lumière, cela va sans dire. Ces quelques trous laissent couler de fins rayons, de sorte que les pages de cet homme brillent dans la pénombre. Moi, je n'ai pas la motivation de lire. J'appréhende. Le dos bien confortable dans mon siège. »

L'analphabète: « Si je savais lire, je serais religieux. J'ai beau tenir ce gros ouvrage dans mes mains, l'incliner vers la faible lumière, la connaissance ne vient pas. Tous ces beaux mots, produits par l'imprimerie, transposés dans l'univers de l'homme. Je me contente de faire tourner les pages, de sentir l'infime tache d'encre effleurer ma peau, peut-être afin d'en extraire la sagesse. Si je savais lire, je ne serais pas ici. J'aurais un château. Un manoir. J'ai entendu dire qu'il n'était pas si difficile de se trouver une belle bibliothèque et un foyer. Mais maintenant, j'aurais beau arracher les pages, plonger ma tête dans le livre... Rien de ceci ne me permettrait de comprendre. Rien de ceci ne pourrait me faire quitter cet endroit. Enfin, ce ne doit pas être si terrible: cet homme-là a même l'air très heureux à esquisser un sourire. Il observe l'extérieur avec une sérénité déstabilisante. »

Le rêveur: « J'aurai une grande maison. J'arrêterai de vivre comme un nomade. Je serai sédentaire. J'aurai un jardin. De quoi patienter tranquillement, avant la mort. Une petite famille. Des gosses. Plein de gosses, avec la morve au nez, je m'en contrefiche totalement. Je l'essuierai, même, leur morve. Et je serai heureux de l'essuyer, leur morve. On sera tous bien heureux. J'aurai des amis. Je ne travaillerai plus. J'achèterai des maisons pour tous ces gens maussades, avec une mine d'abattoir, qui chialent dans ce maudit autobus. Je serai heureux. Mais, bon Dieu, je ferai tout pour que ce mauvais chauffeur perde son emploi. »

Le chauffeur : « Qu'est-ce que je fais ici? Les gens que tu transportes là sont destinés au malheur. Et si je prenais le prochain virage? Je sauverais une bonne poignée d'hommes. Et puis? Je perdrais mon job. Ma vie. Tranquille le gars. Et s'ils me sautaient dessus? Criant comme des fous. L'homme ne réclame-t-il pas naturellement son bourreau? Je ne peux quand même pas faire la navette ainsi... »

Puis c'est le bruit d'une machinerie lourde, semblable à des pas de géants, qui nous accueille. C'est le premier signe que la mère patrie est bien loin. Des tambours roulent, au loin. Ou serait-ce le grondement de l'industrie? De son ventre qui a faim d'une main-d'œuvre fraîche, laissant derrière elle une poignée de survivants, le front creusé de rides? Des vétérans usés jusqu'à l'os, exécrés avec des pensions de misère ou bien alors des bienheureux, sauvés par la main de fer rédemptrice? Personne ne sait si on vient ici en bétail ou en ouvrier. On attend. Que peut-on bien faire d'autre?



D'après la pièce Polymorphia

Le noir, enlace que du noir qui le paysage quoique se meut ce noir indistinctement. Des ombres, de la masse dense des sans formes silhouettes se dévoilent sombres. Silence, en file en écho avancent leurs pas résonnent dans la vacuité sonore elles. Lenteur, lourdeur d'ombres le cylindre tournoyant le long du mort sol se poursuit jusqu'à des pierres fléchies de murs une cité lui devant s'étend vide démolie. Un château, accueille aux contours transparents l'invasion des ombres qui s'entassent en se superposant muettes s'empilant. Chaos, perpétué est entassé s'entend le désordre s'étend devenue une discorde de nouveau à noir. Blanches, mains blanches entre les silhouettes apparaissent qui confuses cherchant mains pâles tâtonnant s'agrippant le solide une masse tangible. Tomber, distancie l'espace noir bouscule milliers de mains milliers de pivotant sur blanches elles-mêmes. Étoiles, prisonnières sont de cette masse bourdonnante elles sans voix. Silence, d'un rythme sur fond noir mais de petits partout vifs points jaunes taches des rebondissant au gré sursautant inconnu. Jaunes, pareils sont tous en son sein le jaune constructeurs des identiques en construction d'aqueduc. L'eau, les extrémités entre les parois coulant de la construction sinueuse se faufile entre chemins bousculant en drastiquement de direction changeant en montant chutant renversant dans puis un

nuage de dorée poussière. Gouttes, dans la poussière le reflet il y a doré du jaune sur gouttes d'eau percutant aux reflets aveuglant en grappe distinguant des cris dans l'éclaboussure des hurlements percutant en éblouissement acouphène. Seule, une voix tandis persiste que chutent les autres dans le néant en vibrato distincte elle tranquillement existe continue long de la mesure où devient force plainte son timbre des pleurs convulsions étirés en agressivement frappant entourant le noir le jaune où grincent ses ongles l'on sur tableau sur murmures un sombre où d'hommes et de femmes visages déterrés détenant du cri en traits apparaissent déconfigurés dévisagés aplatis comme une pâte moulée les exorbités yeux vision la déchirante étourdie en soufis en blanches planètes tournant kaléidoscope en perdue existence perdue dans le hurlement où éteint le sol se dérobe où des défunts la gravité n'est plus. Puis.

Sous elle, en atmosphère, l'herbe chatouillant les orteils, on contemple d'ici-bas les mystères de l'haut-delà.



D'après la pièce Largo pour violencelle et orchestre

Un chaos organisé. Les gouttes de pluie qui traversent la fenêtre de haut en bas sans arrêt, parfois en s'accrochant les unes aux autres furtivement comme si elles avaient trouvé l'âme sœur, pour finalement toutes s'écraser au fond d'une tranchée siliconée. Un micro-fleuve, une flèche d'eau dans un amas anonyme. Les harmoniques planétaires se mêlent les uns aux autres. Formés par et pour eux-mêmes, ils génèrent les sons et les situations. Nous sommes la résonance du noyau terrestre. Comme l'infinité de sons qu'une seule note contient, comme les gouttes de pluie, nous sommes l'écho volatile d'une lourde masse poussiéreuse. Des liens tissés, des gouttes fusionnées puis séparées. Des gouttes qui s'essoufflent à couper à travers la fenêtre transversalement. Certaines qui, dans leur chute libre sur la surface vitrée, évitent toute rencontre pour bien sûr s'abattre bêtement à l'extrémité verticale et s'y noyer avec toutes les autres. D'autres espèrent une collision, mais elles resteront immobiles jusqu'à ce que la sécheresse les emporte, et elles blâmeront toutes les autres, laissant un simple cerne de calcaire sur la vitre déjà sale. Nous sommes les harmoniques planétaires. Générée par la densité tellurique d'un corps en mouvement, la masse volumique de notre rayonnement sinusoïdal n'est au fond proportionnel à rien du tout. Quand le

sonneur cesse de faire aller les cloches, les dizaines de notes cachées derrière leur bourdonnement métallique se perdent, mais se retrouvent à chaque fois. L'eau contenue dans la bordure de la fenêtre n'y reste pas pour toujours. Les dissonances éoliennes n'apparaissent pas à chaque reprise pour faire l'apologie d'une sixte mineure bien placée. Les harmoniques planétaires se nourrissent d'eux-mêmes, meurent et revivent pour parfois se perdre dans le relativisme ingrat d'un paragraphe virtuel.



D'après la pièce Trène à la mémoire des victimes d'Hiroshima

Ceci n'est pas une pièce à programme. Ceci n'est pas une pièce tout court.

Il s'agit d'une complainte stridente qui ne prend forme qu'à la lecture d'un vague bout de papier traditionnellement surnommé partition. Le texte ne veut rien dire, seule l'exécution est évocatrice. Les archets hurlent au lieu de chanter. La ligne du temps s'estompe. Là où les notes sont abandonnées résonne une musique de sons et de bruits. Celle-ci ne peut rester esclave des limitations de l'écriture musicale. Son interprétation lui donne un second souffle : anxieux, aléatoire et obstinément humain. Une telle approche n'est pas sans réserver un peu de surprise, même pour le compositeur.

Pour l'oreille, ces sonorités déconcertantes sont une attaque fluctuant entre l'inquiétude et l'agonie. Aucune résolution n'est offerte. L'auditeur, laissé seul dans une apesanteur phonique, ne sait plus où s'accrocher.

Devant un spectacle défiant l'appréhendabilité en faveur de l'imaginaire, une pluie disharmonique de sons filés et un pointillisme violonistique nous plongent dans l'inconfort et l'incertitude. Les moments de la pièce s'enchaînent en un flot vaporeux et épars, la rendant insaisissable. Le fil conducteur de la musique est annihilé par la friction douloureuse des notes qui se superposent et se fondent entre elles, sans jamais s'harmoniser, fragilisant ainsi la structure de l'œuvre.

De surcroît, les nouvelles approches de jeu des instruments à cordes nous font oublier que les sons émanent d'un ensemble musical, pour instantanément faire de la pièce la trame sonore du pire des cauchemars. Si celui du compositeur est bel et bien l'hécatombe d'Hiroshima, cette scène spectrale n'est au cœur de ce thrène que pour qui veut bien y croire.

Incarnation discordante de l'angoisse, la pièce est porteuse d'une sensibilité plus fine, faisant écho à une variété de paysages sonores. En fin de compte, peu importe les différentes expériences auditives, personne n'échappe à la bombe atomique.



D'après la pièce Passion selon Saint-Luc

« Debout! Entre en procès devant les montagnes et que les collines entendent ta voix! » Écoutez, montagnes, le procès de Yahvé, prêtez l'oreille, fondements de la terre, car Yahvé est en procès avec son peuple, il plaide contre Israël :

Mon peuple, que t'ai-je fait? en quoi t'ai-je fatigué? Réponds-moi.

(Michée, 6, 1-3)

Jésus dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi! pleurez plutôt sur vous-mêmes et sur vos enfants! Car voici venir des jours où l'on dira : Heureuses les stériles, heureuses les entrailles qui n'ont pas enfanté et les seins qui n'ont pas nourri! Alors on se mettra à dire aux montagnes : Tombez sur nous! et aux collines : couvrez-nous! Car si l'on traite ainsi le bois vert, qu'adviendra-t-il du bois sec?

(Luc, 23, 28-31)

Écoute ma prière, Yahvé, prête l'oreille à mon cri, ne reste pas sourd à mes pleurs. Car je suis l'étranger chez toi, un passant comme tous mes pères. Détourne ton regard, que je respire! avant que je parte, et plus rien de moi.

(Psaume 39 8 38: , 13-14)

```
Seigneur
que prenne corps ma souffrance que
mon âme ne s'accroche qu'
à Toi qui
nous donnes Ta voix que
tous les balcons de Montréal qui
auréolent nos tours nos blocs qu'
ils s'effondrent tous là que
nos tours et nos blocs se dressent nus comme Ta croix Christ que
Tu nous laissasses vide Christ aujourd'hui mangée de vers que
prises dans nos étages nos plaintes vivent que
nos vanités de briques acier béton pleines de nos cris de détresse en bourgeonnent que
nos croix sèches verdissent de Ton feu Christ qui
efface le péché du monde
```

Seigneur
que Ta colère détruise ma face que
les monts de ma mère m'assoiffent que
les cours de mon père s'effondrent que
mes dents coupent ma langue que
mes doigts de volonté se crispent aux paumes de Ta terre que
mon âme que
Tu m'as faite qu'
elle ne trouve de repos qu'
en Toi Creux des vals Noir du firmament Vide des mots Soupirs des chants qui
ne sont rien que
le fruit de Ta terre qui
n'est qu'
à Ta gloire Toi le A le Z

Seigneur
Que jouisse Ta crête aux flancs des qu'
quoi jure Ton Nom Hosanna Hosanna qui
comment tut l'enfant grève les toits que
jamais vint aux faits que
Ta beauté triche urubu qu'
nous oubliions nerf né de ton barrage qu'
on l'écran l'écrit le crin de ton fouet que
vois-je que
glace que
ça que
sac de nous Israël nous avons qu'
il nous chaut trop qui
ciel ciel ciel que
passent les putes devant

## Amen



D'après la pièce Symphonie no. 1

... qu'il s'en prenne alors à lui-même et qu'il s'efforce, en s'éloignant de toutes choses, d'être absolument seul... Énn. VI, 9

Alors ils tombèrent, les uns après les autres, décrets de l'empereur sur mon corps roué de coups, on me servait ce que j'avais moi-même auparavant servi. Le plancher s'affaissait, à tel point que j'y tombai. De plus en plus fort, la sonnerie retentissait, on m'appelait, je devais me lever pour aller répondre. Encore. La fréquence des coups diminua, la cour avait tranché; on m'attendait de l'autre côté.

Je me relevai, puis répondis. Le silence fit de même de son côté – la stratégie du miroir, c'est toujours perdant. Encore un faux numéro; une personne connue, ou très en demande, devait assurément avoir un numéro de téléphone connexe au mien. J'avais encore le temps de dormir, croyais-je bien. À force de me réveiller encore et encore pour diverses raisons, la nuit, mal s'en faisait à mon cerveau, de plus en plus dispersé, erratique; je peinais

à tout rapailler. Peut-être également l'alcool que j'avais ingurgité la veille. Et puis quoi, encore? Je ne devrais pas boire, me ditesvous? Qui je? Tous en moi, car c'est tous qui ne doivent pas boire, pas moi. Sachez que vous ne pouvez pas me dire ça. Vous n'êtes pas en position. Non, pas en position. Vous ne me voyez pas. Il faut le vivre. Et puis, je ne bois plus. Depuis un an. Ma femme avait posé cette condition. Je lui faisais peur qu'elle disait, je n'étais plus moi qu'elle disait, plus moi qu'elle disait, j'étais incompréhensible, je ne m'aidais pas et ne voulais pas, qu'elle disait, m'aider, je m'inventais des histoires, encore, elle disait. Je me rappelle mon désarroi devant elle, à chaque fois à court de mots. Je crois parfois que c'est elle qui m'appelle, chaque nuit, pour que je le lui pardonne.

Je n'allais pas me rendormir, je le savais. J'allais m'en déboucher une, quand je me rappelai que l'on m'avait coupé le réseau. Là où tous et chacun sont reliés en un seul être, un, vase communicant de l'ère de la communication, unique signal de notre humanité, l'indifférence totale. S'y connecter, c'est s'y fondre, devenir une donnée. C'était mon seul moyen d'être donné, en fait, du moment que mes yeux tournaient sur eux-mêmes, je m'annulais, et ainsi j'étais donné, moi aussi. Les heures passaient. Et alors je me disais « étant donné... », encore et encore. Licence complète, alors. Étant donné qu'elle va venir à moi pour se faire pardonner, je n'ai besoin que d'attendre, elle va venir, à moi. Étant donné que je suis saoul, on me comprendra. Étant donné... mais non, oubliais-je, car ils m'ont coupé le réseau, les salauds. Je leur en veux. C'est moi qu'ils ont coupé. Coupé, maintenant dans les pâles objets de mon appartement. Autant m'en déboucher une. J'ouvris le réfrigérateur.

Dehors, la rue ne s'arrêtait jamais. J'y croisai quelques figures connues, je crois, du moins les avais-je déjà vues, quelque part, chacune d'elles. Les dalles passèrent, une à une, à travers le temps – que me voulait-il, lui? Ne voulait-il pas me laisser l'infini de ma nuit bien à moi, non, qu'avait-il à la prendre? Bref, je le semai. Quand il ne fut plus en vue, je m'arrêtai. J'étais chez elle. Elle me dit non. Elle ne voulait pas m'ouvrir, pas à cette heure. Elle me dit de rentrer chez moi, d'appeler un taxi, sinon elle allait appeler la police. Qu'avais-je à venir la voir, n'avais-je pas dit que j'attendrais? Je sais ce que vous pouvez penser de moi en ce moment même, mais je vous devancerai. Je m'exprime mal. Je n'étais pas vraiment allé chez elle. C'est elle qui m'avait attiré chez elle. À elle, la faute incombe, elle qui m'a attiré jusque-là, moi, pantin de ses manigances, je suivais, faible que j'étais, la fluidité de

sa volonté; elle avait tout planifié! M'humilier, annihiler la dignité que je mérite. Son piège m'avait dénudé. Les voisins de son bloc, de leur regard froissé et fatigué, me dardaient du sentiment de mon existence, moi qui ne cherchais que l'inverse. J'étais : saoul. J'étais l'homme saoul dans le corridor, à pas d'heure du matin, seminu, qui les dérangeait, qui revenait voir celle qui l'avait aimé, lui, comme pas un. Elle l'avait tiré jusque-là, contre son gré. C'était elle, le téléphone, c'était elle.

Ne dites rien. Je suis capable seul. J'ouvris le robinet de la douche. J'avais besoin de me réveiller. Un peu d'eau tiède sur mon visage, sur mon corps, nu. Avec le son qu'elle faisait, sur mon corps, comme la fluidité de l'eau. Tous, la même eau, le même corps. Pas de coupure, pas d'intermittence. Pourtant, ce n'est toujours qu'une goutte, qu'une seule et même longue goutte. Et je la bus, elle, qui m'aimait. La douche s'étirait; j'étirai la main en dehors vers le comptoir, pour prendre la bouteille. Étant donné qu'elle m'aime, pensais-je, ne peut-elle pas me pardonner? Derrière les choses, je savais que tout cela communiquait. Derrière les choses, je savais qu'elle était là, bien au fond.



D'après la pièce Cosmogonie

I Écoute. Ces êtres agonisent et se meurent. Tu sais que ces êtres un jour ont pris naissance. Ces êtres ont forgé le monde, car l'artifice, puis la guerre ont été inventés. Imagine-toi avant le monde ou sous le monde. Là se situe la nature qui est circulaire, car les arbres montent et redescendent, et tout ce qui a été poussière retourne à la poussière. Tu me dis : il y a plus loin que la nature. Tu pointes le soleil, les étoiles et toutes ces choses. Cela, c'est l'Univers, et tu as compris que l'Univers a un commencement comme les êtres, le monde et la nature.

IL'Univers commence avec le jaillissement hors du Néant ou hors de l'Univers. Or, rien ne jaillit du Néant, sinon le Néant lui-même, mais cela n'est pas l'Univers. L'Univers jaillit peut-être de l'Univers, et cela veut dire que l'Univers précède l'Univers. Cela est impossible, tout comme il est impossible que l'Univers n'ait pas de commencement, puisque les êtres, le monde et la nature existent. Aussi y a-t-il, au commencement, le Paradoxe. C'est le commencement sans jaillissement et le jaillissement sans commencement.

III Tu contemples le Paradoxe. Ton coeur se tord, car tu interroges le Paradoxe et tu n'y trouves que le silence. Le silence englobe tout, et tout s'entoure du silence. Un peu plus loin que le silence apparaît le déchirement qui d'un cri rompt le Paradoxe, car le déchirement est à la fois le jaillissement et le commencement, et ni l'un ni l'autre. Comme le déchirement ouvre le Paradoxe, la lumière qui vient de derrière l'Ouverture baigne le Paradoxe.

IV Vois. Toutes les choses ici ont de la solidité et de la fermeté. Tu te demandes d'où vient la solidité que tu nommes matière. C'est de l'Ouverture qu'apparaît la matière, car la lumière a elle-même de la solidité pareille à celle du feu, du vent et de l'eau. L'Ouverture s'écoule depuis ce temps, et le temps s'écoule depuis l'Ouverture, mais ce que tu nommes matière, c'est la lumière froide. Tu regardes les choses et tu dis : il n'y a rien entre les astres et les autres astres. C'est que la nature, le monde et les êtres se sont écoulés loin de l'Ouverture, et plus la distance est grande entre les astres et l'Ouverture, plus les astres s'éloignent des autres astres. Ton coeur se tord encore, car tu connais maintenant la fin des étoiles.

VII n'y a pas que les astres et les autres astres, remarques-tu, car sur les astres se trouvent la nature, le monde et les êtres. Tout cela tire son origine du grouillement de l'Univers, qui est le mouvement de la lumière froide. Le grouillement, crois-tu, est sans limites, car une infinité de choses existent, mais si le grouillement est sans limites, cela veut dire que le grouillement est sans lois. L'Univers ne connaît donc que le Hasard, entends-tu, et le Hasard seul est la loi du grouillement de l'Univers.

Comité de lecture : Anis Azzoug, Fabrice C. Bergeron, Geneviève Le Dorze, Laurence Nolet, Gabrielle Ouimet, Cédric Trahan, Francis Tremblay, Élise Warren

Design: Élise Warren

 $\emph{D\'ep\^{o}t}$   $\emph{l\'egal}$  — Biblioth\`eque et Archives nationales du Québec, 2014